

ELLE

**SPECIAL
JOAILLERIE**
UNE SAISON
EN OR

PARIS
SPECIAL
KIDS

**MANGER MIEUX
POUR VIVRE
MIEUX**

NOTRE GUIDE FACILE
ET RESPONSABLE
+ LES RÈGLES D'OR
DES ACTEURS DE L'ÉCOFOOD

RENCONTRE
VANESSA PARATI
REJOUE LA BANDE
ORIGINALE DE SA

VÉCU
CES FEMMES
QUI REGRETTENT
D'ÊTRE MÈRES

PSYCHO BEAUTÉ
INJECTIONS, CHEVEUX
COURTS, BOUCHE ROUGE
**ELLES ONT DÉPASSÉ
LEURS TABOUS**

M 01648 - 3857 - F: 2,40 €



HEBDOMADAIRE 22 NOVEMBRE 2019 FRANCE METROPOLITAINE 2,40 €



el



**GRAND ENTRETIEN
ELISABETH BADINTER**

**“UNE VOCATION
SE MESURE
EN SACRIFICES”**

ELISABETH BADINTER CÉLÈBRE LES 60 ANS DE LA FONDATION BLEUSTEIN-BLANCHET POUR LA VOCATION, CRÉÉE PAR SON PÈRE. L'OCCASION POUR LA PHILOSOPHE D'ÉVOQUER CETTE FIGURE ADOURÉE QUI AVAIT LE SENS DU TRAVAIL ET DE L'AMOUR. ÉMOUVANTES CONFIDENCES. PAR **DOROTHÉE WERNER**

La parole d'Elisabeth Badinter se fait rare dans les médias : la philosophe et féministe travaille d'arrache-pied à son prochain ouvrage historique. Si elle sort ici de sa réserve, c'est pour évoquer l'un des projets qui lui tiennent le plus à cœur : celui de la Fondation pour la vocation, qui fête ses 60 ans et dont elle a repris la direction à la mort de son père. C'est l'occasion pour cette femme discrète, voire farouche quand il s'agit de se raconter, d'évoquer son histoire familiale. Il faut dire que son père, Marcel Bleustein-Blanchet (1906-1996), fondateur de Publicis (aujourd'hui le troisième groupe publicitaire mondial), a eu une vie rocambolesque, à la fois traversée par l'histoire tragique du XX^e siècle et nourrie par une vitalité et une créativité hors norme. Féministe, Elisabeth Badinter a bataillé toute sa vie pour l'émancipation des femmes et la laïcité ; elle n'a pourtant pas souhaité ici s'exprimer sur ces sujets d'actualité. Si elle témoigne aujourd'hui, c'est uniquement en fille admirative d'un père adulé, ravie de poursuivre son œuvre et de donner un coup de pouce aux jeunes les plus méritants. Interview.

ELLE. Que représente pour vous la Fondation pour la vocation ?

ELISABETH BADINTER. Mon père ! J'admire ce projet qu'il a porté jusqu'au bout. Au fil du temps, je me suis rendu compte que, de toute sa vie, c'était celui qui lui aura le plus tenu à cœur. Il y passait chaque jour pour prendre des nouvelles des lauréats...

ELLE. Comment l'expliquez-vous ?

E.B. Par des raisons très personnelles. Il a eu cette idée pendant la guerre : comme tous ceux qui voulaient rejoindre l'Angleterre et de Gaulle, il a traversé clandestinement les Pyrénées. Arrivé en Espagne, il a été arrêté et mis en prison pendant quelques mois, à Figueras. C'est là, dans une cellule où il a eu beaucoup de temps pour réfléchir au sens de la vie, qu'il s'est fait cette promesse à lui-même. Issu d'un milieu très modeste, il savait avoir eu une chance incroyable, et voulait faire un geste pour des jeunes qui se battent afin de réaliser leur désir le plus profond. Il voulait ouvrir la dernière porte à des jeunes prêts à tous les sacrifices pour vivre leur passion, mais à qui il ne manque plus que la dernière opportunité. Contrairement à une partie de sa famille, il a survécu à la guerre. Tenir cette promesse était sa façon de remercier le destin.

ELLE. Quel était son parcours avant la guerre ?

E.B. Il est né en 1906, neuvième enfant et petit dernier chéri dans une famille d'émigrés juifs russes et polonais qui venaient d'obtenir la nationalité française. Mon grand-père avait créé un magasin de meubles, boulevard Barbès, dans le 18^e arrondissement de Paris. Son père le destinait, comme ses frères et sœurs, ses cousins et cousines, à travailler au magasin. On l'a retiré de l'école de la rue de Clignancourt à 12 ans. C'était un cancre, toujours assis près du poêle pour avoir chaud et s'amuser avec les copains. Il avait pour camarade Jean Gabin, qui lui mettait des roustes à la récré ! Après le certificat d'études, il s'est mis à travailler au magasin avec toute la famille.

ELLE. N'était-ce pas un peu tôt ?

E.B. Non, c'était très courant à l'époque. Et j'imagine que son père considérait son magasin comme la chose la plus importante sur terre ! Quelques meubles étaient dehors, posés sur le trottoir : mon père était chargé d'alpagner le client pour le faire entrer dans la boutique. Je pense que c'est là qu'il a tout

appris : comment convaincre et séduire, les arguments qui font mouche ou pas... C'était l'école du bagout, et il était doué !

ELLE. Il s'est ennuyé très vite...

E.B. Vendre, il trouvait ça génial, mais il voulait parler d'autre chose que de meubles. Il était ébloui par ce qu'on appelait alors la « réclame ». Il a expliqué à son père qu'il voulait faire de la publicité. Son père lui a dit cette phrase restée célèbre dans la famille : « Tu veux vendre des courants d'air ! » Mais il l'a laissé s'installer dans une petite chambre rue du Faubourg-Montmartre. Il avait 26 ans, c'était le début de Publicis.

ELLE. Au début, c'est la solidarité familiale qui a joué ?

E.B. Oui. À l'époque, le boulevard Barbès était peuplé par beaucoup de familles juives immigrées. La mère de Papa a cogné à toutes les portes du quartier pour expliquer que son petit dernier se lançait ! Il avait du talent, beaucoup d'idées et, très vite, des projets de plus en plus grands. Au début des années 1930, il a racheté Radio Cité, l'une des premières radios privées, très moderne pour l'époque. Il y avait entre autres des interviews d'hommes politiques et des reportages partout dans le monde, notamment en Allemagne nazie. C'était la première fois qu'on entendait en France les rassemblements nazis, avec du son pris par des micros placés tout près des boîtes des militaires... Mon père avait un charme formidable, il réussissait à séduire tout le monde et il s'est constitué très vite un réseau extraordinaire. Sa chance est d'avoir toujours fait ce qu'il a voulu. Jusqu'à la guerre, bien sûr, où il a tout perdu. Il a dû repartir de zéro.

ELLE. Et votre mère, Sophie Vaillant ?

E.B. Marian venait d'une tout autre famille, d'un autre monde, même ! Elle était la petite-fille d'Edouard Vaillant, un homme politique socialiste originaire de Vierzon. Elle n'avait pas d'argent, elle a commencé à travailler comme mannequin chez Lucien Lelong. Ensuite, Pierre et Hélène Lazareff, qui étaient des amis proches, l'ont embauchée à ELLE, qu'ils venaient de créer.

ELLE. Quel père a-t-il été pour vous ?

E.B. Magnifique ! Il était très occupé, bien sûr. Il travaillait tout le temps ; pour lui, c'était comme un jeu, et il dînait tous les soirs dehors. Mais il se levait très tôt : tous les matins de mon enfance, dès l'âge de 4-5 ans, j'allais le réveiller dans sa chambre en lui disant : « Papa, je veux parler. » Il m'a toujours accueillie. Toujours ! Et chaque matin, il attendait que j'aie fini de le questionner avant de partir travailler... J'ai eu une relation intense avec mon père, qui a été, je dirais, un « père-mère ». Très maternel, très protecteur...

ELLE. Une mère juive ?

E.B. Oui, tout à fait ! Lui-même avait été très aimé par sa mère... Il s'est merveilleusement occupé de moi, et je lui en voue une reconnaissance éternelle. Il était formidablement moderne, tout sauf machiste. Il nous a élevés, mes deux sœurs et moi, avec un principe constant : « Mes filles, le monde est à vous si vous vous donnez la peine de le saisir. Il faut travailler, et travailler encore, mais vous pourrez faire ce que vous voulez. » Il faut vous dire que mon père aurait voulu avoir des fils... D'ailleurs, il avait inventé des fils imaginaires : trois garçons à qui il avait même donné des prénoms ! Mon père nous faisait rire en nous racontant sa vie avec eux,

●●
MON PÈRE VOULAIT OUVRIR
LA DERNIÈRE PORTE À DES JEUNES PRÊTS
À TOUS LES SACRIFICES POUR VIVRE
LEUR PASSION.
●●

leurs bêtises, leurs aventures... Mais il était très content avec ses trois filles, et il n'y avait pour lui aucune raison de faire la différence. Cela a été formidablement stimulant.

ELLE. C'était un discours rare dans la société d'après-guerre...

E.B. Oui, ce n'était pas ce qu'on entendait dans les autres familles, à l'école ou ailleurs... Mon père adorait travailler avec les femmes. Sans faire de psychologie à la petite semaine, il faut dire qu'il avait eu six grandes sœurs : elles s'étaient occupées de lui et, comme elles avaient des maris dans le monde du meuble, il les avait vues tenir des

magasins, travailler tout le temps. Deux d'entre elles ont disparu à Auschwitz.

ELLE. Que vous a-t-il transmis ?

E.B. Le droit d'être ce que je voulais. Il pensait que j'allais lui succéder chez Publicis. Mais un jour, je lui ai dit que je voulais faire des études et enseigner. Cela lui a fait de la peine : il essayait quand même de m'endocliner depuis l'âge de 5 ans, en me racontant chaque jour son travail avec mille anecdotes formidables, pour me convaincre que la pub était le plus beau métier du monde ! Le monde universitaire était très loin de lui, l'autodidacte. Mais il m'a dit : « C'est ton choix, et je le respecte. » Il savait que je faisais ce qu'il avait fait à son propre père.

ELLE. Et vos sœurs ?

E.B. Ma sœur aînée [Marie-Françoise] s'est mariée très tôt, et ma petite sœur [Michèle] n'avait pas le goût des études. Ma sœur aînée est morte jeune [dans un accident de voiture en 1968, ndr], mais elle s'est occupée du drugstore des Champs-Élysées, comme mon autre sœur un peu plus tard.

ELLE. Quelle mère avez-vous eue ?

E.B. Une mère très indépendante et très moderne, qui travaillait sous son nom de jeune fille. Elle était très tolérante : elle s'est même convertie pour se marier, et a très bien compris le désir de Papa de nous donner une éducation religieuse.

ELLE. Quel rapport votre père avait-il à sa judéité ?

E.B. Très important. Contrairement à ses parents, très pratiquants, il n'était pas très religieux, mais ne plaisantait pas avec la tradition. C'était devenu une évidence après la guerre et les camps, une manière de rester fidèle à l'histoire. Ses sœurs ne pouvaient pas être mortes pour rien. J'ai reçu une éducation religieuse, on allait dans une synagogue libérale le jour de Kippour... Ce qui ne m'empêche pas d'être très laïque !

ELLE. Comment cet héritage a-t-il structuré votre parcours ?

E.B. Cela relève de ma vie privée. Comme disait Papa, « on met sa kippa quand on prie, on l'ôte en sortant de la synagogue » ! Cela ne regarde personne. Les juifs arrivés en France avant la guerre n'avaient qu'une obsession, celle de s'assimiler. Pour tout le monde, la religion relevait du privé... Chez moi, c'est resté très ancré !



La famille Bleustein-Blanchet dans les années 1950 : Michèle, Marcel et Sophie, Marie-Françoise et Elisabeth (de gauche à droite).

ELLE. Quel regard a-t-il porté sur votre parcours, vos premiers livres ?

E.B. Il était fou de bonheur. Fier de sa fille ! Les études étaient un monde si éloigné de lui...

ELLE. Est-ce par respect pour les parcours de chacun qu'il a appelé sa bourse « Fondation pour la vocation » ?

E.B. Oui. Vocation, c'est un mot fort, trop souvent renvoyé à une conception religieuse... Il y a le sens d'un appel : on ne sait pourquoi, mais parfois certains enfants de 6 ou 7 ans sont passionnés par un domaine... Plus tard, une vocation se mesure aux sacrifices que l'on est prêt à faire pour la réaliser.

ELLE. Quel est le profil des lauréats ?

E.B. Une grande partie d'entre eux ont des parcours vraiment rudes. Il y a beaucoup de jeunes gens issus des banlieues les plus défavorisées, et une large majorité de filles, ce qui n'est pas un hasard. Elles veulent s'en sortir, elles ont un besoin fou de s'émanciper, et elles paient cher le prix de leur liberté... La plupart viennent de familles très fragiles à tout point de vue, et elles ont déjà abattu des montagnes... Leur donner le dernier coup de pouce qui leur permettra de se réaliser, c'est une satisfaction personnelle profonde... Même si je pense qu'au fond c'est la moindre des choses. Surtout quand on appartient à une génération, la mienne, qui n'a pas eu à faire ce genre d'effort. Tout était beaucoup plus simple.

ELLE. Pourtant, l'État offre davantage de bourses ou de possibilités de faire des études longues...

E.B. Non, les conditions d'obtention d'une bourse sont de plus en plus difficiles. Et puis on valorise les études longues tout en méprisant les métiers manuels, ce qui est une hérésie. À l'époque de Papa, nous avions beaucoup plus de candidats artisans... Là où l'on

se sent le plus utile, c'est avec nos candidats passionnés par des métiers improbables, marionnettiste, funambule, plumassière... Ils sortent tellement des clous qu'ils n'ont pas d'autre recours possible. C'est encore plus enthousiasmant de pouvoir leur donner un coup de main.

ELLE. Diriez-vous que les filles sont plus courageuses ?

E.B. À situation économique et sociale identique, s'en sortir reste toujours plus dur pour les filles. Toute une lignée de femmes soumises aux normes du monde masculin pèse sur leurs épaules, avec l'assignation à rester à leur prétendue place... Elles n'en veulent plus, et celles qui franchissent les obstacles ont la rage d'y arriver. Elles sont prêtes à en payer le prix.

ELLE. De quoi êtes-vous le plus fier ?

E.B. Ceux qui ont été sélectionnés sortent vraiment du lot. Ils forment un genre d'élite, parce qu'ils ont été capables de tout donner à leur vocation, en se battant sur tous les fronts à la fois. Leur grande diversité me fait chaud au cœur. Mais j'aime aussi, dans la droite ligne de l'esprit de mon père, que l'on ne fasse aucune hiérarchie entre les métiers. Marionnettiste ou matelassière, cela vaut bien paléontologue, mathématicien ou cancérologue. Artistique, intellectuelle, manuelle, toute vocation est formidable du moment qu'on est prêt à tout pour la réaliser.

ELLE. Pour vous qui êtes philosophe, que signifie « réussir sa vie » ?

E.B. Avoir une activité que vous aimerez jusqu'à la fin. Mon avis personnel est que le travail est une vraie béquille dans nos existences pas toujours roses. Réussir sa vie, c'est trouver sa vocation et s'y tenir : alors, on est armé pour la vie.

FONDATION BLEUSTEIN-BLANCHET

MENTION EXCELLENCE

CONTORSIONNISTE, AGRICULTEUR
OU PILOTE DE LIGNE,
TOUS LES LAURÉATES ET LAURÉATS
DE LA FONDATION ONT EN
COMMUN UNE PERSÉVÉRANCE
HORS NORME, RETOUR
SUR SOIXANTE ANS
D'ENCOURAGEMENTS.

Est-ce que c'est une famille ? Presque ! Soixante ans après la création de la Fondation de la vocation Bleustein-Blanchet, ses lauréats (une vingtaine par an) sont aujourd'hui 1 561. S'ils viennent d'horizons différents, tous ont un point commun : une passion dévorante et l'envie de tout déchirer pour y arriver. Sélectionnés par un jury bénévole et super exigeant, ils forment, comme le dit la présidente, Elisabeth Badinter, « une forme d'aristocratie ». Chercheurs, scientifiques, artistes, artisans, chirurgiens, architectes, agriculteurs... tous ont obtenu, à un moment de leur parcours, une bourse leur servant à payer un stage, un logement, un billet d'avion, un local ou du matériel pour pouvoir avancer. Mais ils ont aussi largement bénéficié du réseau fantastique constitué à la fois par les anciens lauréats et par les bénévoles constituant le prestigieux jury... Une indéfectible solidarité qui permet, en quelques coups de fils ciblés, de démêler des situations qui semblent inextricables, de trouver un stage renommé, un hébergement pas trop cher dans une ville étrangère, voire de simplement reprendre courage en cas de baisse de moral, certains parcours étant particulièrement éprouvants. Depuis 2014, la Fondation a également créé deux autres prix pour récompenser des jeunes gens brillants : celui de la littérature et celui de la poésie, qui distinguent chaque année les meilleurs écrivains et poètes de leur génération. La liste complète de l'ensemble des lauréats depuis soixante ans, tous domaines confondus, est accessible sur fondationvocation.org.
D.W.

**LA FONDATION
EN CHIFFRES**
1000 CANDIDATURES
CHACQUE ANNÉE.
20 PRIX DE 15 000 €,
300 MÉTIERS REPRÉSENTÉS.
ENTRE 18 ET 30 ANS :
L'ÂGE AUQUEL ON
PEUT POSTULER.

QUELQUES PARCOURS DE LAURÉATES RÉCENTES...



1. Oumeima Lassoued, pilote de ligne à Air France. Née en Tunisie, elle est arrivée en France à l'âge de 12 ans. Si elle a commencé par être hôtesses d'accueil juste après son bac, c'est que les difficultés sociales et financières de sa famille l'ont obligée à trouver des ressources ailleurs. Mais Oumeima est volontaire, et elle a franchi l'un après l'autre les obstacles matériels et psychologiques qui, de son propre aveu, entravaient son chemin. Ses parents n'ont pas toujours jugé d'un œil bienveillant son parcours d'émancipation par le travail, mais elle a tenu bon. Elle a été reçue en 2012, le coup de pouce de la Fondation l'a aidée à financer sa spécialisation sur les Airbus A320.



2. Loula Mary, luthière. Son père est exploitant forestier dans le Sud-Ouest. Elle a découvert le violon au collège, et le métier de luthier lors d'un stage. Elle avait en tête ses deux passions en passant son CAP d'ébénisterie, tout en étant serveuse ou femme de ménage pour financer ses études. Lauréate en 2014, elle a pu rejoindre l'une des formations les plus pointues [l'École internationale de lutherie Gauthier Louppe en Belgique], et s'y consacrer à fond quatre ans durant. Depuis, elle a son propre atelier de fabrication de violons, altos et violoncelles dans les Alpes-de-Haute-Provence.



3. Aurélie Molon, directrice d'un EHPAD. Élevée en famille d'accueil et en foyer, elle souffrait de phobie scolaire et a fait toute sa scolarité au Cned. Grâce à mille et un petits boulots et une volonté hors norme, elle a poursuivi ses études jusqu'à un master 2 de gestion des entreprises sanitaires et sociales. Elle confie que la bourse de la Fondation a été beaucoup plus qu'un coup de pouce : la reconnaissance de l'excellence de son parcours ainsi que l'autorisation d'aller plus loin. Aujourd'hui, Aurélie au cœur d'or, qui sait ce que galérer veut dire, lance son entreprise d'aide et d'accompagnement à domicile, et voit l'avenir en grand !



4. Donia Abbassi, future avocate. Fille d'immigrés tunisiens et de parents divorcés, cadette d'une fratrie de sept enfants dont deux sœurs handicapées, Donia n'était pas destinée à faire de longues études. Mais elle avait une passion, le droit, et un rêve, « porter la robe ». Après la mort de son père, ouvrier en bâtiment, et la naissance de ses deux enfants, Donia jongle avec les aides. Soutenue et encouragée par la Fondation, elle ne renonce à rien : étudiante en master urbanisme et construction, elle suit une prépa à distance et prépare l'examen d'avocate avec ardeur.



5. Elodie Richard, contorsionniste. Sa mère est française, son père chinois. Toute petite, elle est attirée par les arts du cirque chinois et, notamment la contorsion, mais ses parents ont pour elle d'autres ambitions. Disciplinée et très bonne élève, mise à la porte par sa mère, elle devient prof de danse pour financer ses études. La bourse de la Fondation lui a permis de se rendre en Chine dans la meilleure école du Cirque de Pékin. Elodie, de son nom de scène Elodie Chan, tourne dans le monde entier comme contorsionniste dans différents spectacles, comme « Pixel », du chorégraphe hip-hop Mourad Merzouki. ■